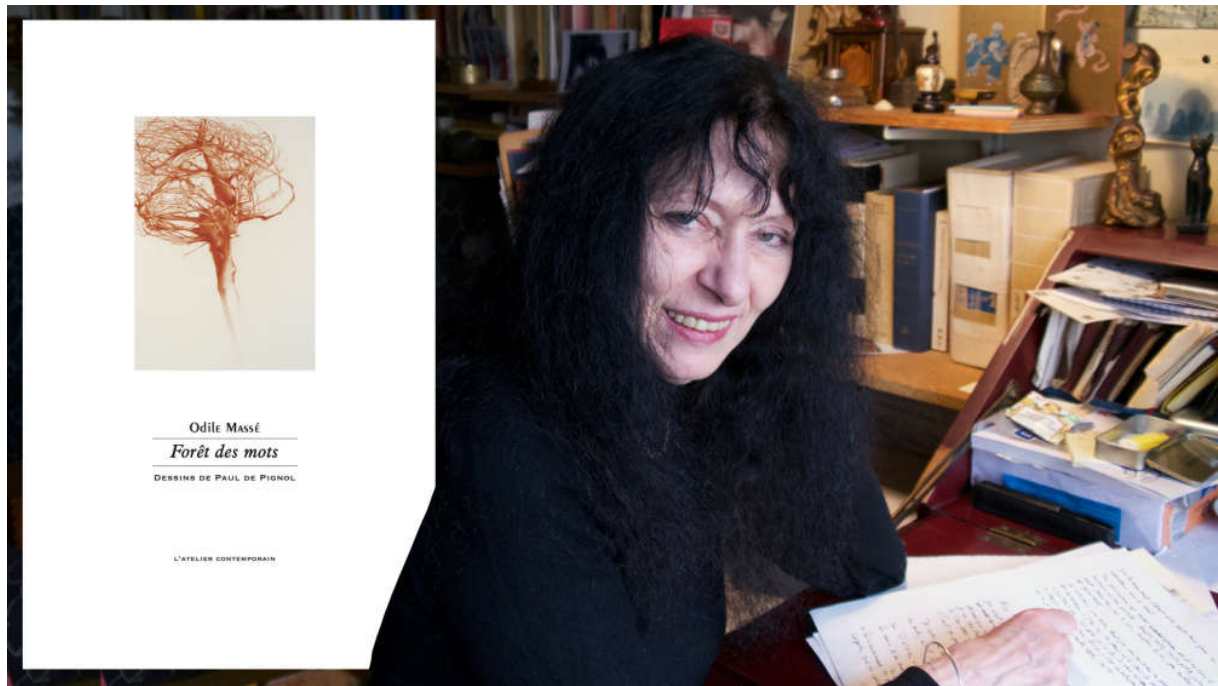


Odile Massé : “Je n’ose même pas me dire poète, cela me paraît inaccessible”

Anne Segal

Publié le 21/03/22



Odile Massé, autrice de “Forêt des mots”.

éd. L'Atelier Contemporain

La poétesse et écrivaine, autrice de “Forêt des mots”, nous guide au milieu de l’exubérance végétale de son univers et nous fait entendre les réflexions mi-désopilantes, mi-grinçantes de ceux qui s’y trouvent.

Odile Massé, poétesse et écrivaine, lauréate du Grand Prix de l’humour noir pour *Tribu* (éd. Mercure de France), en 1998, est également comédienne, notamment durant les quarante ans d’existence de 4 litres 12, compagnie qu’elle a fondée avec son mari. « *Si on ne rit pas de ce qui est insupportable, alors autant passer par la fenêtre !* », dit-elle. Rencontre.

Comédienne puis/ou en même temps poétesse, romancière... Quelles ont été les passages entre ces deux domaines artistiques ? Coexistent-ils encore aujourd’hui ?

Les deux choses se sont mises en place en même temps. L’écriture, omniprésente dans ma famille, m’était presque naturelle. Et je me suis orientée vers le théâtre à l’adolescence. Le jeu et l’écriture ont longuement coexisté. Toute mon existence de comédienne s’est fabriquée avec 4 litres 12, la troupe fondée autour de Michel Massé, mon metteur en scène et compagnon. Là, je travaillais au sein d’un groupe. Le travail d’écriture, lui, se faisait dans la solitude. Et avoir un pied dans chacune de ces chaussures, une chaussure solitaire et une chaussure collective, me convenait tout à fait. Quand nous avons mis fin à la vie de la

compagnie, il a fallu que j'apprenne à vivre avec une seule chaussure. C'était douloureux, je me suis sentie unijambiste pendant quelques années. Mais finalement, ça va, j'arrive à loger mes deux pieds dans cette chaussure-là !

Dans un entretien de 1992, vous disiez que jouer ou écrire c'était la même chose, qu'il s'agissait de « faire travailler son imaginaire et le faire partager à d'autres »...

Je suis toujours d'accord. J'ajouterais qu'il ne s'agit pas seulement de faire travailler son propre imaginaire, mais aussi d'essayer de ne pas rester clos sur soi : nous sommes des éponges, traversés par le monde, par les autres, par la vie et ce qui s'y passe. C'est important. Ça nourrit l'imaginaire, bien sûr, mais aussi ce qu'on fait, ce qu'on est, ce qu'on dit.



Et comme avec le crépuscule rétrécissait encore l'espace, alors nous avons cessé de bouger, tourmentés par l'attente des loups, de la petite lumière de la maison de l'ogre, espérant que le han des bûcherons bientôt écarterait les herbes en éloignant la nuit, le froid, la faim qui nous tenait le ventre, et chasserait les bêtes, celles qui rampent, celles qui volent, celles aussi qui se cachent et marchent sans bruit dans la forêt, les bêtes qui ont tant peur de nous qu'elles se terrent pour nous observer, nous faisons des discours et parlions du temps qu'il fait, l'un après l'autre faisons du bruit avec nos bouches pour converser mine de rien, claquant des dents si fort que nous ne nous sentions à l'abri d'aucune morsure et redoutions qu'alors l'odeur du sang ne nous ouvrît l'appétit, le goût de la chair fraîche, nous restions immobiles sans savoir s'il fallait chuchoter ou crier pour détourner la peur, comme emmurés vivants dans la forêt vivante qui croissait imperceptiblement, à chaque moment un peu plus grande, majestueuse, infinie pour ainsi dire, et qui se balançait dans le vent – ou peut-être, pensais-je avec terreur, peut-être faisait le vent pour nous en agitant branches et feuilles au-dessus de nos têtes –, et je ne savais pas comment survivre entre les arbres, ne savais rien de la forêt ni des hommes ni du vaste monde, ne savais pas grand-chose en vérité, et pas plus que les autres ne savais jusqu'où, derrière les arbres dressés pour nous faire peur, jusqu'où s'étendait la forêt de l'ogre.

FORÊT DES MOTS 73

Extrait de l'ouvrage "Forêt des mots", d'Odile Massé, avec des dessins de Paul de Pignol.

Dès le début de *Forêt des mots*, nous comprenons que nous avons affaire à une sorte de tempête sous un crâne : « ...[je] ne savais pas comment tout avait commencé ni ce qui, des voix ou de nous, s'était d'abord manifesté – ... » Le livre achevé vous a-t-il permis de résoudre cette énigme ?

Non ! L'énigme est toujours là. Il s'agit du rapport au monde, du travail de création, et je ne pense pas que cela puisse ni doive être résolu. Car si l'énigme est résolue, à quoi bon continuer ? Si j'avais des réponses aux questions, je n'aurais plus besoin de me les poser, ni de les poser publiquement.

Lorsque les « voix » s’expriment, nous ne sommes pas loin d’entendre des paroles dialoguées. Pourquoi avoir choisi la forme poème pour les exprimer ?

Je n’ai pas réellement choisi une forme de poème. Je ne me dis jamais : « *Odile, tu vas écrire de la poésie.* » Je n’ose même pas me dire poète. Cela me paraît inaccessible. Ce sont les autres qui voient de la poésie dans mon écriture. J’écris comme il me semble que c’est le plus juste avec ce qui m’habite : de même que le plateau est un espace de totale liberté pour l’acteur, de même le papier l’est pour le stylo. J’écris au stylo dans cet espace de tous les possibles.

Abonné [Fabienne Raphoz ou la vibrante poésie du vivant](#) Livres 5 minutes à lire

Et ce sont des voix qui sont venues. Bon, je ne suis pas Jeanne d’Arc ! mais elles se bousculaient à l’intérieur de moi. Et il fallait bien que j’aie à la ligne. Et sans ponctuation parce qu’il y en aurait eu tellement, que le texte aurait été dévoré par elle : des points d’exclamation, des virgules, des machins, des tas de trucs dans tous les sens. Impossible ! Et puis, peut-être que je les entends parfois avec des points d’exclamation, mais qu’on n’est pas obligé d’en mettre ? Ça peut aussi être un point, ou deux points. Une voix peut aussi courir sur plusieurs lignes. Et ça a pris cette forme-là qui laisse ouverte la porte à d’autres combinaisons, d’autres choix, et ressemble, au bout du compte, à quelque chose qui serait de la poésie. Mais ça n’est pas une volonté de ma part, pas une volonté de dire « ma » poésie.

La peur est notre moteur, semblez-vous dire tout au long du livre. Mais alors, les « voix » qui vous viennent ne seraient-elles pas de type paranoïaque ?

(rires) Sincèrement, je ne crois pas être paranoïaque moi-même. Heureusement ! Je ne me crois pas non plus réellement habitée par toutes ces voix. Encore que je pense qu’elles traduisent ces différentes pulsions qui nous habitent, chacun d’entre nous, soit en même temps, soit à différents moments de la vie. J’ai l’impression qu’on est tiraillés par des pensées contradictoires, avec des moments où l’on se dispute avec soi-même, d’autres où l’on voudrait prendre à partie le monde entier, le secouer pour lui faire rendre les bonnes choses qu’il contiendrait quand même. La peur fait partie de la condition humaine. Nous, pauvres petits bonhommes que nous sommes, suspendus dans le vide de l’Univers, comment ne pas avoir peur ? Et malgré tout, il faut aller au-delà, ne pas s’y attarder, ne pas se laisser entraver par cette peur. Donc pour répondre, je ne crois pas que cela soit de la paranoïa, mon cas n’est pas si grave ! Mais le monde est paranoïaque, et peut rendre paranoïaque.

“On a toujours voulu faire des frontières, des murs, des barbelés.”

Construire un mur entre soi et les pauvres, pour ne plus les voir, pour être heureux et ne penser qu’à nous, est l’un des thèmes récurrents de *Forêt des mots*. Thème qui nous touche et fait écho à notre actualité... L’imaginaire ne vous ramène-t-il pas toujours au réel ?

Oui, il en vient, il en est nourri. C’est comme l’œuf et la poule. Quant aux murs, on en a toujours construit, pour séparer, éloigner l’inacceptable. On a construit des murs contre la peste, on a mis les lépreux hors des villes, on a enfermé les fous. Après, on a eu un président américain qui a voulu construire un mur entre lui et le Mexique. Il y a aussi la Grande Muraille de Chine... On a toujours voulu faire des frontières, des murs, des barbelés. Marquer des territoires, rejeter ce qu’on refuse. Tout ça me nourrit, m’a nourrie, a nourri mon imaginaire. Nourrit ma pensée, donc mon imaginaire. Et l’actualité d’aujourd’hui, avec ces murs que l’on construit contre les immigrés...

Dans *Forêt des mots*, vous alternez les « voix » avec des textes en prose où le « moi » parle...

C'est arrivé par surprise, en cours d'écriture : c'était une nécessité, puis c'est devenu une évidence. Ensuite, plus tard, il y a la deuxième phase d'écriture, le travail de puzzle pour que le texte trouve son rythme, sa respiration, son organicité. Sa logique à lui, qui n'est pas forcément ma logique à moi. Il faut lui donner corps, il faut qu'il ait sa chair. Il faut qu'il devienne vivant. Ça c'est un autre travail, où apparaît un peu la conscience de ce que je suis en train de faire. Mais avant, j'avance. Je suis vraiment dans une forêt, j'avance et j'essaie de tailler un chemin dans cette chose sans savoir vraiment où je vais.

L'absurde, l'humour noir appliqués à notre humanité défaillante traversent votre livre, comme l'ensemble de votre œuvre. D'où cela vient-il ?

Pour moi, l'humour noir est fondamental parce qu'il aide à vivre. Il est une manière de résister à ce qui est insupportable. Et l'absurde en fait partie. Si on ne rit pas de ce qui est insupportable, alors autant passer par la fenêtre ! Il faut être capable de rire, même devant le pire. Ce qui n'empêche jamais d'être ému, touché par les choses. Regarder les choses avec cet humour, cela ne veut pas dire prendre une distance telle qu'on ne serait pas atteint. C'est une forme de protection, mais je pense aussi que c'est une forme de combat, non violent. Et il faut aussi savoir rire de soi-même ! Si on n'a pas un tout petit peu d'humour, un tout petit peu de recul, c'est qu'on n'a conscience de rien, me semble-t-il.

À lire

Forêt des mots, d'Odile Massé, avec des dessins de Paul de Pignol, éd. L'Atelier contemporain, 160 p., 20 €.